La diffusion au XVIIe siècle de l'oeuvre Pérégrination (1614), récit des aventures en Extrême-Orient de l'écrivain-marchand

Ana Maria Binet

▶ **To cite this version:**

Ana Maria Binet. La diffusion au XVIIe siècle de l'oeuvre Pérégrination (1614), récit des aventures en Extrême-Orient de l'écrivain-marchand. L'Extrême-Orient dans la culture européenne des XVIIe et XVIIIe siècles, Narr, 2009, 978-3-8233-6513-6. hal-03117148

HAL Id: hal-03117148

https://u-bordeaux-montaigne.hal.science/hal-03117148

Submitted on 20 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA DIFFUSION AU XVII° SIECLE DE L'ŒUVRE *PEREGRINATION* (1614), RECIT DES AVENTURES EN EXTRÊME-ORIENT DE L'ECRIVAIN-MARCHAND-DIPLOMATE PORTUGAIS FERNAO MENDES PINTO (1510-1583)

Ana Maria BINET – Université de Bordeaux Montaigne

L'empire portugais en Orient est le cadre où se déroulent les faits racontés dans cette œuvre atypique, qui fait bouger les cadres génériques et toucher du doigt l'envers des livres d'histoire. En effet, nous nous trouvons confrontés, de manière parfois brutale, à l'autre face du mythe, celle qui dévoile la sempiternelle histoire des rapports de force entre les hommes, la disparité entre les intérêts particuliers et ceux de l'Etat, celle de la vie dans ces îlots européens qu'étaient les forteresses et les comptoirs, mais aussi celle des Portugais qui s'en éloignaient, plongeant dans un monde autre, où les règles différaient de celles en cours en Occident. Le choc culturel ressenti entraîne celui entre diverses sensibilités religieuses, développe la ruse et la stratégie diplomatique. Mais il oblige aussi à relativiser, à sortir des cadres européens car, pour survivre, il fallait souvent être à la fois marchand et soldat, explorateur et prêtre, pirate à la solde de l'ennemi d'hier[1]. En Orient, les Portugais construisent des églises, des forteresses, arment des bateaux destinés à faire du commerce, évangélisent pour, pensent-ils, sauver les âmes et tuent pour des intérêts bassement financiers, tout cela dans un même élan conquérant.

Pérégrination

L'œuvre *Pérégrination*, écrite par Fernao Mendes Pinto à la fin du XVI° siècle et publiée en 1614, nous plonge dans ce monde contrasté et complexe. Pour les Portugais, elle est un texte fondateur, même si sa longueur (la dernière traduction en français affiche autour de 700 pages de texte proprement dit)[2] réserve la lecture de l'œuvre en entier à une minorité. Mais le contact avec des extraits de ce long récit est une étape obligatoire dans la formation des jeunes lusitaniens –une obligation somme toute heureuse, car ils prennent généralement

[1] Il faut rappeler que ces actes de piraterie, étant perpétrés contre des « incroyants », étaient considérés comme moralement justifiés. L'œuvre de Mendes Pinto se réfère d'ailleurs plusieurs fois à des prières faites dans le but de demander la réussite de ces incursions !

[2] Fernao Mendes PINTO, *Pérégrination*, Paris, La Différence, 1991. Cette traduction en français de Robert Viale est la première depuis le XVII° siècle (1628) et nous l'utiliserons dans ce travail. Dans un article du journal *Le Monde* qui lui fut alors consacré, Nicole ZAND fait l'éloge de cette traduction en ces termes : « Robert Viale a fait des prouesses avec une traduction aussi « littérale » que possible, qui lui a, paraît-il, pris sept années… » (8 février 1991, p. 28). La difficulté inhérente à un tel texte est en effet considérable, non seulement de par ses archaïsmes, mais aussi de par l'abondance de termes techniques ayant trait à la navigation, de mots étrangers « adaptés » en portugais, le style oral dans lequel le texte est écrit, les noms de lieux difficiles à identifier.

plaisir à découvrir les aventures, tour à tour comiques et dramatiques, vécues, ou bien imaginées, probablement les deux, par Fernao Mendes Pinto, ce drôle de bonhomme, à la fois marchand, diplomate, un peu pirate également, qui se réfère à sa propre personne en utilisant fréquemment l'expression « le pauvre de moi ».[3] Un monde grouillant, coloré, inattendu, extrêmement complexe, s'ouvre devant les yeux du lecteur, qui finit par se laisser embarquer sur ces bateaux chargés de marchandises qui traversent les mers extrême-orientales, dans une course effrénée pour le profit.[4]

Ce *Livre des Merveilles* portugais nous fait en effet voyager à travers l'Inde, l'Ethiopie, la Chine, le Japon, découvrant une Asie dont l'image est restituée, quelques années après le séjour de l'auteur dans ces contrées, avec des retouches apportées par son imagination. De Mendes Pinto, nous ne savons que ce qu'il veut bien nous dire, c'est-à-dire, fort peu : né en 1510 près de la ville de Coïmbre, dès l'âge de onze ans il se retrouve domestique à Lisbonne, et, pour échapper à son sort, part pour l'Asie en 1537, dans l'espoir d'y faire fortune[5], ne revenant au pays qu'en 1558, aussi pauvre qu'il en était parti. Il écrit alors l'histoire proprement picaresque de ce séjour plein de périls et péripéties, en attendant de recevoir une pension du roi, laquelle n'arrivera que très tardivement, peu avant sa mort. *Peregrinaçao de Fernao Mendes Pinto* ne sera publiée, à Lisbonne, qu'en 1614, son titre complet étant *Pérégrination de Fernao Mendes Pinto où il rend compte des très nombreuses et très étranges choses qu'il a vues et entendues dans le royaume de Chine, dans celui de Tartarie, dans celui du Sornau, que vulgairement on nomme Siam, dans ceux du Calaminha, de Pegu, de Martaban et dans maints autres royaumes et seigneuries des régions Orientales, dont il n'y a dans les nôtres d'Occident que très peu ou pas de nouvelles. Et rend compte également de nombreuses aventures particulières arrivées tant à lui qu'à maintes autres personnes. Et sur la fin y traite brièvement de quelques actions et de la mort du saint père maître François Xavier, unique lumière et flambeau de l'Orient, et recteur universel dans ces*

[3] En portugais, « o pobre de mim » : V. Fernao Mendes PINTO, *Peregrinaçao*, Lisboa, Ediçoes Afrodite, 1971, p. 4, 18, , 20, 121, *et alia*. Il est à remarquer que le narrateur, personnage central de l'oeuvre, ne se décrit guère d'un point de vue physique.

[4] Mendes Pinto se réfère plusieurs fois aux actes de piraterie des Portugais, comme par exemple dans le passage suivant : « Elle [la jonque] appartenait à un corsaire chinois appelé Quiai Panjao, grand ami de la nation portugaise, qui goûtait nos coutumes et nos vêtements et avait en sa compagnie trente Portugais, hommes triés sur le volet, auxquels, outre leur solde, ce corsaire concédait à chaque instant maints avantages dont tous se trouvaient riches ». (*Pérégrination, op. cit.*, p. 179). Il raconte aussi un épisode où Antonio de Faria ordonne de piller les tombes de personnages vénérés par des villageois pour y trouver de l'argent. Une fois ce méfait commis, Antonio de Faria console lui-même l'ermite qui avait la garde des tombes : « S'approchant de lui davantage, il commença de le caresser et de le flatter de paroles douces, bienveillantes et courtoises » (Cf. chapitre 76).

[5] « revenir fort riche en peu de temps, chose que je souhaitais alors plus que toute autre. » (*Ibid*., p. 38).

régions de la Compagnie de Jésus. Ecrite par le propre Fernao Mendes Pinto. Adressée à Sa Catholique et Royale Majesté, le Roi dom Filipe troisième de ce nom, notre Seigneur[6], anti-épopée dont il est le héros malheureux, victime de son désir de faire fortune à tout prix, luttant pour survivre dans un monde hostile dont il ne connaît généralement pas les règles.[7] Il est d'autant plus intéressant de constater qu'il garde un esprit critique toujours en éveil, particulièrement sensible aux nombreux aspects négatifs qui caractérisaient la présence portugaise en Orient, la plupart du temps oublieuse des principes de la religion qu'elle prétendait apporter à ces peuples « païens », aveuglée qu'elle était par son désir de richesses[8].

Arrivé en Inde, Fernao Mendes Pinto sera par la suite pris par les Turcs et vendu comme esclave, mais il réussit plus tard à revenir en Inde et à remplir à Malacca une série de missions auprès des monarques alliés des Portugais. Il navigue ensuite le long des côtes chinoises en compagnie du marchand Antonio de Faria, l'équipée se terminant par un naufrage, et une condamnation par la justice chinoise. Il sera alors obligé de suivre les envahisseurs Tartares, avant de repartir en mer et d'arriver au Japon. Nous le retrouverons quelques aventures plus tard au Siam, où il s'enrôle dans les troupes royales. Il reviendra par la suite à Malacca et au Japon, où il rencontrera le Père François Xavier, dont la personnalité le fascinera littéralement.

[6] Signalons au passage qu'en 1614 le Portugal était sous la domination espagnole depuis 1580, suite à la disparition du jeune roi Sébastien à Alcacer-Quibir, au Maroc, en 1578. N'ayant pas d'enfants, la succession revenait au roi d'Espagne, à l'époque Filipe II. En 1640, les Portugais se révoltent contre le poids de l'emprise espagnole sur le pays et réussissent à restaurer l'indépendance du Portugal.

[7] « Lorsque parfois je considère les très nombreuses épreuves et les très grands malheurs qui se sont abattus sur moi, commencés dès mon plus jeune âge et continués pendant la plus grande partie et le meilleur temps de ma vie, je crois qu'avec beaucoup de raison je puis me plaindre de la fortune, qui semble s'être donné pour but et entreprise de me poursuivre et de me maltraiter » (*Pérégrination, op. cit*., p. 33).

[8] Mendes Pinto montre les Portugais s'adonnant à des actes de piraterie, comme nous avons vu précédemment, mais aussi à des vols sur les populations locales : « sitôt que le jour fut clair il [le marchand Antonio de Faria pour qui le narrateur a travaillé assez longtemps] gagna sur la rive opposée une bourgade au bord de l'eau, que l'on trouva abandonnée de ses gens, sans la moindre personne, mais dont les maisons étaient pourvues de tout leur meuble et d'une infinité de vivres. Antonio de Faria en fit aussitôt charger les jonques » (*Pérégrination, op. cit.,* p.208). Il critique également l'inconstance des relations officielles portugaises avec les seigneurs locaux : « De cette façon – car c'est ainsi que se passèrent les choses en vérité – se perdit ce royaume d'Aaru, par la mort de ce pauvre roi tellement notre ami, dont il me semble que nous aurions pu l'aider à peu de frais sans grand effort de notre part, si au début de cette guerre il avait reçu le secours demandé par son ambassadeur. Mais de qui doit porter la faute en cette affaire (si faute il y a eu), je ne veux pas être le juge. Que ce soit celui à qui cela revient de droit. » (*Ibid*., p. 102). La reine d'Aaru se plaint que « plus les infortunés, tels mon mari et moi, font pour vous Portugais, et moins vous faites pour eux ; plus vous devez, moins vous vous acquittez » *(Ibid*., p. 107). Plus loin, un Maure rappelle à Antonio de Faria que l'office qu'il exerce à cette heure, celui de pirate, n'est guère conforme à la loi chrétienne qu'il a professée lors de son baptême (*Ibid*., p. 140).

L'Image de l'Orient

A l'époque où il paraît, le livre de Mendes Pinto vient donc apporter, dans un style qui annonce déjà le baroque, quantité de renseignements sur des régions du monde qui étaient encore presqu'inconnues en Europe, mais aussi sur la présence portugaise en Orient, à la fois officielle et privée, cette dernière étant la plus étonnante dans son fonctionnement hors normes, son adaptation au milieu où elle est plongée et dont elle veut tirer un maximum de profit, s'engageant pour cela dans des stratégies, au demeurant risquées, de participation active dans les rivalités et conflits locaux.

Il est clair que Fernao Mendes Pinto désirait transmettre son expérience relative à ces régions du monde, qu'il savait peu connues en Europe, enveloppées dans une aura de mystère qui attirait et effrayait à la fois. Il comptait probablement sur ce pouvoir de fascination pour lui permettre d'intéresser les puissants et lui valoir une pension à la hauteur des tâches qu'il considérait avoir accomplies en Asie. De là, une propension très nette à souligner, et même à exagérer, certains éléments du récit qu'il sait plus attirants pour le lecteur européen, ce qui a rapidement contribué à mettre en cause la véracité de ce qu'il raconte.[9] Ses longues énumérations sont étonnantes – comment pouvait-il avoir mémorisé tous ces détails ? - , ses transpositions, phonétiques, mais aussi stylistiques, des discours des Asiatiques, cousus avec le fil d'or d'une finesse toute orientale, sont très habiles et fascinent le lecteur occidental, mais laissent apparaître le travail de l'écrivain. Le ton plutôt ironique de nombreux passages témoigne d'une distance par rapport aux événements racontés qui n'est pas que temporelle, mais qui surgit à partir d'une mise en perspective de la part du narrateur des faits.

Il s'agit en tout cas, au moins partiellement, de l'expression d'un savoir fait d'expérience, typique de la Renaissance.[10] En effet, le travail des spécialistes, et parmi eux, celui, fondateur, du Vicomte de Lagoa,[11] permet de suivre presque entièrement, car il reste quelques points obscurs, le parcours en Asie de Mendes Pinto. Cependant, nous nous devons d'avoir toujours à l'esprit le fait que celui-ci n'est ni historien ni géographe, n'ayant pas comme priorité d'observer, mais d'agir, non pas d'écrire l'histoire, mais d'en être un acteur.

[9] Dans la présentation à sa traduction de *Peregrinaçao*, Robert Viale rappelle le fameux jeu de mots qui courait à l'époque : « Fernao, mentes ? Minto » (Fernao, tu mens ? Oui, je mens *). Op. cit.*, p. 12.

[10] Dès les premières lignes de son récit, Fernao Menses Pinto souligne ce lien entre son récit et le vécu dont il est le fruit : « cet écrit rude et grossier que par héritage je laisse à mes enfants […], pour qu'ils y voient mes épreuves et les dangers de la vie que j'ai menée, au cours des vingt et un ans pendant lesquels j'ai été treize fois captif et dix-sept fois vendu, du côté de l'Inde, de l'Ethiopie, de l'Arabie Heureuse, de la Chine, de la Tartarie, de Macassar, de Samatra et de bien d'autres provinces de cet archipel oriental des confins de l'Asie que les écrivains chinois, siamois, *gueos* et *léquios* nomment dans leurs géographies « Le Cil du Monde » (*Ibid.*, p. 33).

[11] Visconde de LAGOA, « A *Peregrinaçao* de Fernao Mendes Pinto. Tentativa de reconstituiçao geografica », *in Anais da Junta das Missoes Geograficas e de Investigaçoes Coloniais*, Vol. II, 1, Lisboa, 1947.

En outre, le manque de cartes sur ces régions peut expliquer en partie certaines inexactitudes. Mais le nombre de villes, fleuves, montagnes, îles répertoriés par Mendes Pinto reste très important, et ce travail de recensement fut précieux pour parachever la connaissance européenne de ces contrées lointaines.

Malgré son expérience plutôt malheureuse en Chine,[12] où il est obligé de mendier pour survivre, ce qui lui vaut une peine de travaux forcés sur les chantiers de la Grande Muraille, Mendes Pinto exprime en effet son admiration pour les villes, les temples, la société chinoise[13], faisant ainsi ressortir les faiblesses de son propre pays.[14] Au Japon, il remarque que cette nation est fort « sujette à la raison »…Partout, il note les croyances des peuples qu'il découvre (l'islam reste pour lui « la secte maudite », les bonzes des « ministres du diable pratiquant leurs sacrifices mêlés de fumées odorantes », en Chine il découvre des « leurs diaboliques et bestiales idolâtries »), leur économie, les formes que prennent leurs activités agricoles, militaires[15], leurs relations avec les peuples voisins, l'architecture de leurs maisons et temples[16], les objets qu'ils utilisent, comme la porcelaine fine et la vaisselle d'or en

[12] Les souffrances, en Chine et ailleurs, de Mendes Pinto et de ses compagnons étaient par moments telles qu'ils devenaient véritablement fous : « nous mîmes à pleurer et à nous donner de grands soufflets, comme étourdis et frappées de stupeur » (*Pérégrination, op. cit .,* p. 124), ou bien nous apprenons que Antonio de Faria, face à un danger imminent, s'arrache la barbe et se donne de nombreuses gifles *(Ibid*, p. 244).

[13] A propos de la Chine, Mendes Pinto déclare, entre autres propos élogieux, que « l'on y trouve une telle observation de la justice, un gouvernement si égal et si excellent, que tout pays peut l'envier » (*Ibid*.., p. 308).

[14] L'épisode concernant la lettre d'Antonio de Faria à un mandarin, lui déclarant que le roi du Portugal était frère en amitié du roi de Chine, est à cet égard paradigmatique. Le mandarin se montra furieux de ce rapprochement osé, envoyant une réponse cinglante, dont je citerai quelques extraits : « Larve misérable, née de la mouche plongée dans les plus sales immondices qui se puissent trouver dans les geôles de prisonniers que l'on n'a jamais décrottées, qui a donné l'audace à ta bassesse de s'intéresser aux choses du ciel ? Alors que tu me donnais à lire ta requête […] vint soudain frapper mon ouïe le blasphème de ton arrogance, prétendant ton roi le frère du Fils du Soleil » (*Ibid*., p. 203).

[15] A ce propos, il fait le jugement de valeur suivant : « Car en vérité les Chinois ne sont pas de grands guerriers, et outre qu'ils sont peu exercés au combat, ils manquent de courage, sont quelque peu dépourvus d'armes et tout à fait privés d'artillerie » (*Pérégrination, op. cit.*, p. 291). Ailleurs, il dira que les Chinois sont des gens faibles et cruels *(Ibid*., p. 215), contrairement aux Portugais, qualifiés de « nation barbue » ! (*Id*.)

[16] La description des villes de Nankin et Péquin reste un grand moment de ce « voyage », avec la description minutieuse des maisons, de l'ameublement intérieur où dominent la soie et d'autres étoffes précieuses, « ainsi qu'une infinité de porcelaine très fine, estimée chez eux à l'égal des pierres précieuses » (*Ibid*, p.270). Il craint même que le lecteur portugais ne puisse croire à des choses qui dépassent de beaucoup son expérience personnelle : « Non que cela [les palais de Nankin et Péquin] puisse paraître étrange à qui a vu les autres merveilles de ce royaume de Chine, mais parce que je crains que ceux qui voudront mesurer l'abondance de ce qui se trouve dans les contrées qu'ils n'ont point vues à l'aune du peu qu'ils voient dans les contrées où ils ont grandi ne veuillent opposer le doute- ou peut-être refuser tout crédit – à ces choses, qui ne s'accordent pas à leur entendement et à leur pauvre expérience ». (*Ibid.*, p. 271). La conscience d'avoir le privilège (cher payé, il est vrai) d'être le témoin de choses si grandioses par rapport à la petitesse de son pays d'origine est bien patente dans ce passage, où le narrateur ne se déprécie pas, comme à son habitude. Plus loin, il décrit la muraille de Chine, à la construction de laquelle il a donc travaillé, contraint et forcé (*Ibid*, p. 331).

Chine[17], leur aspect physique[18], leur habillement.[19] La curiosité est en effet une des caractéristiques les plus intéressantes de cet aventurier, qui observe avec attention les mœurs, et surtout les richesses, des peuples avec lesquels il rentre en contact[20]. Les précisions qu'il en donne sont d'ailleurs souvent étonnantes,[21] si nous tenons compte de la distance par rapport aux événements racontés.[22] Cependant, les historiens travaillant sur cette époque semblent confirmer la plupart des informations données, considérant même l'ouvrage comme une source importante pour la connaissance de la période en question, notamment celle concernant la présence des jésuites en Asie. En effet, Fernao Mendes Pinto rencontrera François Xavier au Japon, et l'aidera, avec les moyens financiers importants qu'il avait à

[17] En Chine, la façon que les Portugais ont de manger étonne : « Il n'est pas coutume en effet dans tout cet empire chinois de saisir la nourriture avec les doigts comme nous le faisons, mais avec deux bâtonnets en forme de fuseau » (*Ibid*., p. 257).

[18] Dans la région de Nankin, il parle de « gens fort blancs, de bonne stature, aux yeux petits comme ceux des Chinois, mais très différents pour le reste, tant par leur langage que par leur vêtement » *(Pérégrination, op. cit*., p. 224).

[19] Il remarque, par exemple, que le bonnet vert est chez les Turcs un signe de noblesse (*Pérégrination, op. cit*., p. 55). Il reconnaît leur courage au combat, mais il ne peut s'empêcher d'affirmer qu'ils ont coutume de mentir (*Ibid*., p. 141).

[20] Il fait surtout une description assez minutieuse des côtes chinoises, et de leur richesse : « mais la situation de cette contrée est la meilleure, la plus fertile et la plus opulente à tous égards de toutes celles que j'ai vues. Elle montre une telle quantité de gros bétail, qu'il serait vain de vouloir le rapporter, des plaines rases et très vastes plantées de blé, de riz, d'orge, de maïs et de maints légumes fort variés, qui nous émerveillaient tous, avec par endroits, des forêts de châtaigniers très étendues, de pins et de bois d'angelim comme en Inde, de quoi construire une infinité de navires. Par ailleurs, aux dires de quelques marchands auprès de qui s'informa Antonio de Faria, il existe également dans cette région de nombreuses mines de cuivre, d'argent, d'étain, de salpêtre et de soufre, ainsi qu'une profusion de champs en friche de très bonne terre, laquelle est entièrement perdue dans cette faible nation, alors que, si elle se trouvait entre nos mains, nous serions peut-être mieux lotis que nous le sommes en Inde pour nos péchés » *(Ibid*., p.169). L'esprit incontestablement pratique de Mendes Pinto fait le relevé des richesses de cette région de la côte chinoise, tout en les convoitant ouvertement…

[21] La description des poissons et serpents de l'île de Buxipalem (Mer de Chine) est un morceau de bravoure de par les comparaisons établies avec des animaux familiers en Europe, seuls référents possibles pour faire « voir » au lecteur ces animaux qui lui sont inconnus. La transcription des mots chinois pour nommer les dits animaux est tout aussi intéressante, tout comme le sentiment d'effroi qui est véhiculé : « Nous vîmes là quelques poissons en forme de raies, que les nôtres nommaient « poissons-couvertures », de plus de quatre brasses de tour, au museau camus comme celui d'un bœuf. Nous en vîmes d'autres semblables à de grands lézards, verts et noirs, munis sur le dos de trois rangées d'épines grosses comme des flèches, longues de près de trois empans et fort aiguisées, et dont le reste du corps est recouvert d'épines semblables, mais plus fines et plus courtes. Ces poissons se hérissent de temps en temps, comme des porcs-épics, prenant alors une apparence fort redoutable […] Je ne m'étendrai pas sur les innombrables variétés d'autres poissons que nous vîmes encore, car il me paraît inutile de m'attarder trop longuement sur des choses qui n'ajoutent rien à ce dont je traite. Je dirai seulement que pendant les deux nuits que nous restâmes mouillés en cet endroit, nous n'eûmes pas le sentiment d'être à l'abri des lézards, baleines, poissons et serpents aperçus durant le jour. Car tels étaient les hurlements, les souffles, les ronflements, et sur la grève, les hennissements des chevaux marins, que je n'ose l'exprimer par des mots ».(*Ibid*., p. 226, 227).

[22] Il sous-entend même qu'il pourrait donner davantage de détails, s'il le voulait. Mais son intention est « seulement de toucher à ces choses comme en passant, je travaille toujours autant que je le puis à être bref sur de nombreuses circonstances » (*Ibid*., p. 192). Ailleurs, il déclare qu'il ne dira pas plus sur les mines chinoises « pour n'être point prolixe ». *(Ibid*., p. 282).

l'époque, dans son entreprise d'évangélisation. Il devient même novice de la Compagnie de Jésus, abandonnant en faveur de celle-ci la fortune qu'il avait réussi à amasser[23].

En regardant vivre l'Autre, Fernao Mendes Pinto se remet lui-même en question ; et il retrouve du même coup la capacité d'émerveillement et d'effroi de l'enfance, face à un monde qui rejoint par moments un imaginaire européen qui s'est abondamment nourri de rêves, et de cauchemars, liés à l'Orient. Mais jamais il n'oublie ce profit qu'il est venu chercher ici, qui est son but ultime, ni ce qu'il considère comme la supériorité de sa religion, celle-ci fonctionnant comme la frontière la plus infranchissable parmi toutes celles qu'il connut. Il faut dire qu'il se devait d'être très attentif à ce qu'il écrivait à ce sujet, ayant besoin de l'*imprimatur* du Saint Office, sans parler des risques qu'il courrait si son discours avait véhiculé une opinion moins orthodoxe.

Diffusion

Comme nous l'avons vu précédemment, son ouvrage a été publié pour la première fois en 1614, à Lisbonne, par Pedro Crasbeeck. A partir de cette première édition, parut, toujours au XVII° siècle (1678), à Lisbonne, celle d'Antonio Crasbeeck de Mello. Au XVIII° siècle, trois éditions vont surgir dans la capitale portugaise : en 1711, celle de José Lopes Ferreira, en 1725, la Ferreiriana, en 1762, celle de Joao de Aquino Bulhoes. Au XIX° siècle, nous n'avons qu'une édition, la Rolandiana. Au XX° siècle, les éditions suivantes sont à signaler : 1908 (Lisbonne, Edition de Brito Rebelo), 1930 (Porto, Edition de Jordao de Freitas), 1944 (Porto, Edition de Costa Pimpao), 1947 (Lisbonne, Grafica Lisbonense), 1952-1953 (Lisbonne /Rio de Janeiro, Edition Casa do Estudante do Brasil, préface de Adolfo Casais Monteiro, avec une transposition en portugais moderne), 1961 (Lisbonne, Sa da Costa), 1971 et 1975 (Lisbonne, Editions Afrodite), 1983 (Lisbonne, Edition Imprensa Nacional / Casa da Moeda), conforme à la première édition, et qui servit de base à la traduction française de Robert Viale (1991).

La première traduction de *Peregrinaçao* sera celle, en espagnol, de 1620 (Madrid, Francisco de Herrera Maldonado), sous le titre *Historia Oriental de las peregrinaciones de Fernan Mendez Pinto*. Une réédition paraîtra, toujours à Madrid, en 1627, puis à Valence, en 1645.

[23] Notons que F. Mendes Pinto ne fait pas référence à ce passage par la Compagnie de Jésus dans son livre.

Peregrinaçao sera traduit en français, en 1628, sous le titre les *Voyages advantureus de Fernand Mendez Pinto, « fidèlement traduicts de portugais en françois par le Sieur Bernard Figuier, Gentil-homme portugais et dediez à Monseigneur le Cardinal de Richelieu. A Paris, chez Mathurin Henault, ruë Clopin, devant le petit Navarre : et à sa boutique en la Cour du Palais, à costé de la Chappelle sainct Michel, proche de la fontaine ».* Cette traduction, qui a, semble-t-il, demandé huit ans d'efforts à son auteur, est considérée comme la meilleure des traductions parues au XVII° siècle, et sera réimprimée régulièrement jusqu'au XIX° siècle (deux ou trois fois au XVII° siècle). Cependant, il ne semble pas qu'elle soit un modèle de rigueur, loin de là, ce qui n'est guère étonnant, car, à l'époque, traduction était souvent synonyme d'adaptation. Celle-ci est d'ailleurs plus longue que l'original ! Dans sa dédicace au Cardinal de Richelieu, Bernard Figuier affirme que, grâce à cet ouvrage

> « les esprits curieux […] pourront traverser les Mers, voir les plus belles Provinces du Monde, s'entretenir de choses étranges et inouïes, considérer dans les diverses façons de vivre des peuples que nous appelons Barbares, leur Religion, leurs Lois, leurs grands richesses, leur gouvernement en temps de paix et de guerre, et en un mot se représenter comme en un tableau tout ce que l'Europe, l'Afrique et l'Asie ont de plus exquis et merveillable en leur estenduë. […] Ce qui m'a obligé de le traduire en François, a esté pour descouvrir plusieurs singularitez que les autres Historiens n'ont point touchees en leurs Ouvrages, et monstrer par mesme moyen les grandes choses que les Portugais ont faictes aux Indes Orientales, quoy que la revolution du temps leur en ait depuis desrobé le fruict, et qu'aujourd'huy les Espagnols s'en attribuent toute la gloire ».

La réédition de 1645 fut réalisée chez Arnould Cotinet, rue des Carmes.[24]

En 1652, apparaît une traduction hollandaise (*De Wolderlyke Reizen von Fernand Mendez Pinto,* Amsterdam, J.H. Glazmaker*),* en 1653 la première traduction en anglais (*The*

[24] L'original faisait partie de la collection de M. Robert Schrimpf, grand collectionneur d'objets liés à la civilisation indienne et de livres de voyage. A sa mort, l'ouvrage fut vendu aux enchères en novembre 2007.

Voyages and Adventures of Fernand Mendez Pinto, Londres, H.C. Gent), en 1671, à Amsterdam, celle en langue allemande (*Die Wunderliche Reisen Fernandi Mendez Pinto).* Une bonne partie de ces traductions, qui atteignirent un total de dix-neuf, figurent dans la *Bibliothèque universelle des voyages*, ouvrage publié, en 1808, par Gilles Boucher de la Richardière.

Il est donc clair que l'œuvre de Fernao Mendes Pinto suscita un intérêt indéniable au long du XVII° siècle. Nous savons qu'avant sa publication, le manuscrit circulait déjà, à la fin du siècle précédent, ayant été utilisé, entre autres, par le grand historien Joao de Barros, et par Giovanni Botero (*Universali Relationi*, Rome, 1592).[25]

Ainsi, pouvons- nous dire que Fernao Mendes Pinto nous touche de par son statut de anti-héros, sa vulnérabilité, son combat pathétique contre le sort, la « mauvaise fortune » qui le poursuit. Il est le symbole même de l'histoire de la présence des Portugais en Orient, initiée sous le signe de l'espoir de l'expansion de la foi et de l'enrichissement national et s'achevant sur la faillite inévitable de ces objectifs. Mais il est aussi le récepteur attentif et passionné d'une culture orientale qui fascine l'Européen qu'il était et qu'il transmettra, dans son œuvre *Pérégrination*, à des générations de lecteurs pris dans la trame de ce qu'ils lisent comme un roman d'aventures qui leur ouvre des portes longtemps closes. Il leur laissera aussi un nombre important de mots, adaptés par lui des langues orientales, et qui sont restés jusqu'à nos jours des éléments à part entière de la langue portugaise. [26]

En outre, cette œuvre permet d'ouvrir un champ de réflexion qui nous intéresse particulièrement, mais que nous ne pouvions pas traiter ici, celui de l'hybridité générique : s'agit-il d'une œuvre de fiction, d'un récit de voyages, d'une autobiographie, d'un cas d'autofiction ? La liberté d'écriture qui la caractérise lui permet des attaches multiples, hors des frontières génériques, tout comme son auteur a su dépasser les frontières géographiques et culturelles, se laissant porter par des événements qu'il ne maîtrisait guère. Œuvre inclassable, elle nous oblige à quitter nos certitudes confortables, nos cadres de pensée habituels, pour sauter dans l'inconnu, nous laissant embarquer dans une aventure que nous pourrions dire à haute valeur anthropologique ajoutée, celle d'un Homme ballotté par les remous de l'Histoire, convaincu, même dans le malheur, de se trouver entre les mains de Dieu, un « pauvre de moi » qui vit des moments de joie et de souffrance, avide de biens

[25] *Fernao Mendes Pinto – O Outro lado do mito*, Lisboa, Terra Livre, 1985, p. 11.
[26] Un exemple entre bien d'autres, celui du mot *leque* (éventail), qui vient de l'adjectif topographique *léquio*, des îles Linquias, au sud du Japon, où les éventails étaient fabriqués.

matériels, mais habité d'un élan vers le divin, tour à tour digne d'admiration et de reproche, semblable en somme, vous l'avez deviné, aux « pauvres de nous ».

Nous laisserons le dernier mot à Fernao Mendes Pinto, homme d'un siècle où le poids nouveau de l'expérience vécue se sublimait dans un dialogue avec une présence spirituelle qui conférait un sens à l'action : « Et de mon récit, que les hommes tirent un motif de ne point se décourager, pour ne pas négliger de faire ce qu'ils doivent face aux épreuves de la vie ; car il n'en est aucune, si grande soit-elle, dont ne puisse venir à bout la nature humaine aidée de la faveur divine »[27].

(Publié *in* BOULERIE, Florence, FAVREAU, Marc, FRANCALANZA, Eric (ed), *L'Extrême-Orient dans la culture européenne des XVII° et XVIII° siècles*, Tübingen, Narr Verlag, « Biblio 17 », vol. 183, 2009, p. 31-41)

[27] Fernao Mendes PINTO, *Pérégrination, op. cit* , p. 33.